

SB-Livres !

Mensuel
n°13 / 15 février 2008

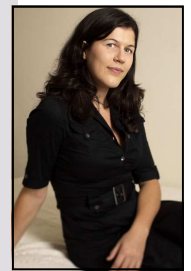
A close-up portrait of Annie Ernaux, a French writer. She has long, wavy, light brown hair and is looking directly at the camera with a neutral expression. She is wearing a dark top and a necklace with red and white beads. The background is a soft, out-of-focus outdoor scene with a clear sky.

Annie ERNAUX

**Chris ABANI / Lisa AZUELOS / Y.B. / Tahar BEN JELLOUN /
Philippe BOUVARD / Sorj CHALANDON / Jacques CHESSEX /
Sebastian FAULKS / Richard FLANAGAN / Yann MOIX / Amos OZ /
Marie PHILLIPS / Patrick RAMBAUD**

Sommaire– n°12 / 15 janvier 2008

Ça se dit: Ph. BESSON, J.-P. FOUCAULT, M. HOUELLEBECQ, A. VEILLON	4
L'événement: Annie ERNAUX- « Les Années »	5
Les romans: Sorj CHALANDON, Lisa AZUELOS, Patrick RAMBAUD, Yann MOIX, Y.B., Jacques CHESSEX, Tahar BEN JELLOUN	7
Les peuples: Philippe BOUVARD	13
L'ailleurs: Sebastian FAULKS, Amos OZ, Richard FLANAGAN, Chris ABANI	14
Les lettres du monde: Anaïs NIN, Marius Daniel POPESCU, Peter HANDKE, Toni JORDAN	19
Le coup de cœur: Marie PHILLIPS: « Les dieux ne valent pas mieux! »	20

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* n°11
(15 décembre 2007):

- l'événement: Zadie Smith
- les nouvelles: E.-E. Schmitt
- les romans: A. de Saint-Exupéry, L. Froissart, L. Chalumeau
- l'ailleurs: P. Roth, M. Chabon, K. Hosseini, Z. Prilepine, J. Kerouac, J. Nossiter
- les lettres du monde
- le coup de cœur: F. Lazarescu



**Prochain rendez-vous avec
SB-Livres! Le magazine,
le 15 mars 2008**

C'est écrit...

« Par leur pureté, certains gestes sportifs nous disent autre chose. Elle est presque allongée sur la glace, en fente avant, le genou gauche sous l'épaule, la jambe droite étirée en arrière. Elle glisse lentement, si lentement. Mais c'est la position de son bras droit, étiré vers l'avant, qui donne une sensation de douceur, de confiance et d'abandon. Elle est en train de lancer cet objet étrange qu'on appelle une pierre, au curling... »

Philippe Delerm. « La tranchée d'Arenberg et autres voluptés sportives » (Panama, p. 27)

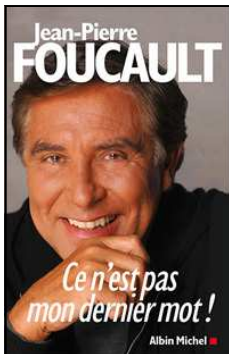
« Sa voix est profondément indifférente, presque haineuse. Elisabeth sent que cette femme lui parle- à elle, aux autres dans la cave, à tout le monde, au monde entier- d'un endroit très lointain, comme si un traumatisme l'avait définitivement séparée des êtres humains. Elle parle de loin, même en cet instant, de façon impersonnelle, comme les fous; elle parle de l'autre rive, de celle où, une fois qu'on l'a abordée, tout ce que la vie peut encore réserver paraît banal ». Sándor Márai. « Libération » (Albin Michel, p. 142)

Crédits photos: Catherine Hélie (p.1/ 5/ 6/ 12). Patrick Swirc (p.7). D.R. (p.8 / 13). Surun / Tendance floue (p.9). Olivier Roller (p.10). I. Lévy (p.12). Deborah Feingold (p.14). D. Jochaud (p.15). Susan Gordon Brown (p.16). Carlos Pum / UCR (p.18). Arnaud Février (p.20).

Ça se dit...

Philippe Besson Son récent roman, *Un homme accidentel* (Julliard), figure en bonne place dans les tops et autres hits. Mais dans l'immédiat, Philippe Besson va travailler pour le cinéma. Après une rencontre en octobre 2007, Besson travaille sur le scénario du prochain film du réalisateur André Téchiné. « J'y vais de manière très humble, confie le romancier. Mais commencer avec lui, c'est forcément un cadeau énorme. Inouï... »

Jean-Pierre Foucault L'inoxydable animateur de TF1, 60 ans depuis novembre 2007, a lancé le 17 février un nouveau jeu : *Jouez pour 5 fois plus !* et il sera de retour en librairie début mars avec *Ce n'est pas mon dernier mot !*, chez Albin Michel. Foucault assure qu'il dira tout sur ses quarante années d'animateur radio



et télé. Son éditeur espère simplement réussir un aussi bon score (plus de 400 000 exemplaires) que le récent livre de souvenirs de Michel Drucker.

Michel Houellebecq Double actu pour Houellebecq. Du théâtre avec son troisième roman revisité avec *Platform*, un spectacle du Néerlandais Johan Simons présenté le 11 février à Bobigny (Seine-Saint-Denis). Le spectacle est joué en néerlandais, et surtitré. Et puis du cinéma- l'auteur a ainsi, aux studios L'Equipe à Bruxelles, terminé le mixage de son premier film, *La Possibilité d'une île*. Le film sera peut-être présenté au Festival de Cannes, en mai prochain.

Astrid Veillon Auteure à succès pour le théâtre (*La salle de bain*, 2003), la comédienne signe son premier roman, *Pourras-tu me pardonner ?*. Sortie le 13 mars chez Plon. Jeanne avait tout pour être heureuse : des parents aimants, une adolescence sans histoire, un destin tout tracé. A 18 ans sa vie bascule...

60 376...

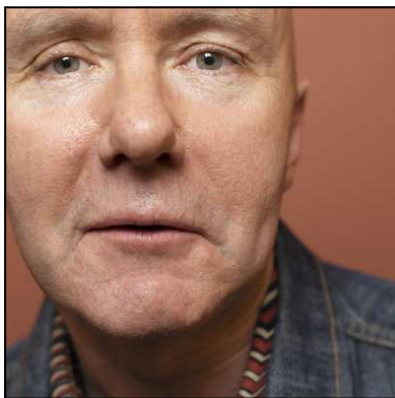
60 376 livres, c'est le nombre de livres publiés en France en 2007- soit une augmentation de la production de 4,6% par rapport à 2006.

Les secteurs en hausse : la politique (+14%), le christianisme (+15%), la sociologie (+16%), les logiciels informatiques (+13%) ou encore la fiction jeunesse (+13%).

Le nombre de romans publiés en 2007 est également en légère hausse par rapport à l'année précédente (+3,9%), mais avec de grandes différences selon les genres (+9% pour les romans policiers).

C'est dit...

Irvine Welsh : « Chez Burroughs, la prise de drogue s'apparente à une expérience transcendante, hédoniste, existentialiste. Il venait d'une famille aisée, appartenait lui-même à une classe moyenne confortable. La drogue permet-



tait d'exprimer une différence, un désaccord avec la société en général. Dans *Trainspotting*, elle correspond plus à un contexte social. Il s'agit de défavorisés d'Edimbourg qui ont adopté cette culture de la drogue parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix. Ils ignoraient les conséquences, si bien que quand l'héroïne a fait son apparition, ils l'ont consommée comme du speed. Ils ne faisaient pas le lien avec des maladies comme le SIDA. Dans mes romans, la drogue relève d'une réalité plus que d'une expérience ». (evene.fr / Paris, janvier 2008)

Jean-Jacques Lefrère : « *Le « vent »* (Verlaine parlait de l'homme aux semelles de vent) qui poussait Rimbaud de l'avant, était avant tout un tempérament volontaire, ambitieux et intraitable. Car de ses prétendues « fugues » d'adolescence à la grande aventure de la caravane d'armes destinées au roi Ménélik, c'est toujours une certaine ambition qui pousse Rimbaud à partir : faire connaître ses poèmes dans un cas, gagner une fortune de l'autre ».

(La Libre Belgique / Bruxelles, 8 février 2008)

Nicole Caligaris : « " Roman " est le sticker imprimatur sur la couverture d'un livre : c'est ce qu'il faut publier en France pour que les gens s'intéressent à votre travail. Le roman me pose deux grandes questions : la composition et le temps. Les formes narratives sont aussi la manifestation d'une conception du temps. Comment le roman peut-il trouver la liberté d'explorer d'autres schémas que la ligne orientée de la chronologie et la règle classique des trois unités ? »

(Le Monde / Paris, 15 février 2007)



Annie ERNAUX : « Les Années »

Depuis une trentaine d'années, résonne une musique de notes et de phrases, à nulle autre pareille. Et, en ce cœur d'hiver, voici une nouvelle mélodie littéraire qui, tout juste arrivée ne librairie, fait l'événement : c'est

Les Années d'Annie Ernaux..

Un livre d'un peu plus de 250 pages aérées pour se promener dans soixante ans d'Histoire et d'histoires de France. Fil rouge : Annie Ernaux elle-même, bien sûr. Omniprésente et absente. Texte terriblement égocentré et formidablement tourné vers les autres, sur les autres. Des mots, des notes... Des phrases... Une musique, aussi. A coup sûr, comme on dit trivialement, c'est « du Annie Ernaux ». Et là, mieux encore, c'est « du très bon Annie Ernaux ». Cru exceptionnel. Si loin de tous ces petit(e)s marquis(es) qui polluent la littérature francophone parce qu'ils tricotent des textes autour de leur nombril et croient porter haut l'étendard de l'autofiction. Parler de soi, il n'y a que ça qu'ils intéressent, ces plumitifs et autres tire-à-la-ligne...

Dans un récent entretien accordé au mensuel *Lire*, à l'occasion de la sortie de *Les Années*, Annie Ernaux a tenu à préciser sa pensée, elle qui a été facilement enfermée dans cette case de

l'autofiction. Extraits : « Je n'ai rien à voir avec l'autofiction. Je voudrais le dire, quand même! Dans l'autofiction, il y a beaucoup de fiction, justement. Et justement, ce n'est pas mon objet. Ça ne m'intéresse pas! La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. Ni le mot «auto» ni le mot «fiction» ne m'intéressent. Finalement, je préfère conserver le terme «autobiographie» bien qu'il me soit difficile de l'utiliser.

-Mais vous avez ouvert une nouvelle voie en littérature, tout de même!

-Peut-être pas une voie, mais des voies. Des voies différentes, mais sans l'avoir cherché. » Chez Annie Ernaux, pas de déballages intimes. Seulement de la rigueur. De l'ascétisme. Une fusion aussi entre sa vie et l'écriture. Tout ça pour une archéologie unique dans l'impersonnalité de la personne, de l'être humain. Pour

Suite page 6 .../...

L'ÉVÉNEMENT

.../... Suite de la page 5

descendre au plus profond de la personne, c'est donc l'accumulation de choses vues, de détails relevés, de petits riens, d'énormes bouleversements si souvent indicibles... et aussi, là, toujours présentes, ces marques, ces objets qui ont ponctué le quotidien, qui font la vie qui va. Justification de l'auteure : « Je ne voulais pas faire une œuvre d'historienne, mais de mémoires au pluriel ». Et toutes ces marques qui ponctuent son récit- anecdote ? « C'est peut-être la fille de l'épicière qui a gardé tout ça en tête », répond-elle. Evidemment, certains prennent malin plaisir à dire et affirmer, une once de fiel au coin de la bouche, qu'Ernaux ne fait que se répéter, qu'elle « écrit toujours le même livre- sous des titres différents. Là, avec *Les Années*, impossible de tenir un tel discours, Mesdames et Messieurs les censeurs de la chose écrite !

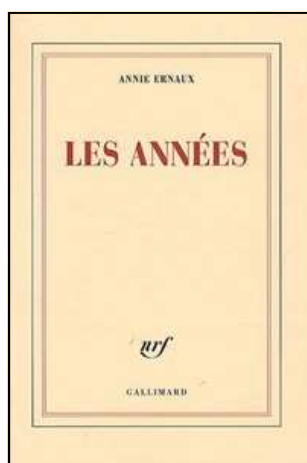
C'est Annie Ernaux elle-même qui a expliqué sa méthode de travail pour ce nouvel et indispensable livre, pour une « autobiographie romanesque » inspirée de ses notes, de son journal (qu'elle rédige depuis l'adolescence) et de photos qui jalonnent sa vie : « Le journal intime est un déversoir, un matériau brut. J'y confie des moments forts, il ne s'agit pas d'une tâche quotidienne. Il peut se passer de longues périodes sans que j'y note quelque chose et je ne le corrige pas. Par exemple, je viens seulement d'écrire quelques lignes pour entamer l'année 2008. Les notes ont une autre fonction, j'en ai partout chez moi, je croule sous



les dossiers. Mais ce sont ces notes qui me permettent d'entrer dans une œuvre concertée. (...) J'ai beaucoup de mémoire mais, souvent, les souvenirs me reviennent en lisant, en écrivant. Fréquemment, ce sont ces notations, ces images, qui m'ont permis de construire mon livre ». Et de concéder un aveu : « Au fond, ce livre est une manière de sauver une vie ». Au fil de ce texte- magnifique, faut-il le dire, le redire ?, on a la certitude qu'Annie Ernaux a atteint le but qu'elle s'était fixée : « sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus ». On peut aussi y voir, dans *Les Années*, un testament- d'autant qu'on croit savoir qu'elle souhaitait écrire ce livre depuis bien longtemps mais qu'un cancer l'en empêcha pendant un si long moment.

Impersonnel. Collectif. Et une écriture évasive, superbement maîtrisée- comme pour mieux révéler, comme au temps où l'on plongeait la photo dans le liquide et que, quelques secondes plus tard, l'image surgissait. Ainsi sont fixées *Les Années* pour l'éternité...

©Serge Bressan



>A lire :
Les Années,
d'Annie Ernaux.
Gallimard, 260 pages, 17 €.

Dans la presse

LE MONDE (8 février 2008). « Un roman total traversé de phrases sèches, froides et crues que vient recouvrir une patine nouvelle. Celle du temps qui passe avec ses sensations, ses souvenirs, ses joies, ses oublis et son désir farouche de sauver. Celle d'une coulée de lumière mélancolique et grave qui fait de ces *Années* l'un des plus beaux livres de cette singulière mémorialiste ».

LIBERATION (7 février 2008).

« Panthéisme social, dialectique du moi : la personnalité de la femme se répand et se ressaisit dans le courant des faits et des mots qui l'ont constituée et que l'écrivain révèle. Si vous avez eu la faiblesse de ne jamais comprendre ce que signifie exactement l'expression : tout est politique, *Les Années* vous l'apprendront. Une vie, c'est une expérience unique, mais c'est d'abord un lieu commun ».

LE JOURNAL DU DIMANCHE (3 février 2008). « Les mots. Ils ont toujours été là. Ils ont cisailé des chaînes, fomenté des rêves, étouffé des désespoirs, creusé des gouffres. Elle regarde une vie, la sienne, à la fois enclavée et libérée. Seuls les mots recourent entre eux, dans leurs désirs et leurs actes, les différents morceaux de son être. Les *Années* saisissent, sur le mode de l'« autobiographie impersonnelle », une femme dans un siècle. (...) *Les Années* sont un récit somptueux, à ranger aux côtés des plus beaux livres d'Annie Ernaux, sur notre temps à tous : vie bâtie avec et contre l'oubli ».

LIRE (1er février 2008). « Depuis plus de trente ans, Annie Ernaux explore, fouille, décante et distille le passé, tout en refusant la poésie du souvenir. A la fois populaire et exigeante, elle oppose le souci de la «vérité» au mouvement de l'autofiction auquel on a parfois voulu la rattacher - à tort. (...) *Les Années*, son nouveau livre, traversent soixante ans d'une vie française (...) A la fois historique et personnel, ce récit magnifique est sa manière «de sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus». Souvenirs personnels, photos, journal, notes historiques se croisent et s'imbriquent dans un texte qui peut aussi avoir l'accent d'un testament ».

Sorj CHALANDON : « Mon traître »

Un temps, on croit à l'idéal. A l'amitié, à la solidarité. A la confiance, presque à la fascination. Et soudain, la trahison... Voilà le thème de *Mon traître*, le troisième roman particulièrement réussi de Sorj Chalandon. Pendant des années, on l'a lu dans les colonnes du quotidien français *Libération* qu'il a quitté l'an passé. Chalandon, c'était la plume, la référence dès qu'il fallait parler, rendre compte, écrire sur l'Irlande. Dans ses reportages, toujours, surgissait la passion du désespoir, le désespoir de la passion. Et puis, il s'est assis- a écrit sur la télé, c'était une chronique brillante titrée simplement « Après coup ». Depuis son départ de son journal de toujours, il se consacre à l'écriture- on avait beaucoup aimé son premier roman, *Le petit Bonzi*, et su qu'il y a chez lui de la veine d'écrivain avec le suivant, *Une promesse* (prix Médicis 2006)...

« Il trahissait depuis près de vingt ans. L'Irlande qu'il aimait tant, sa lutte, ses parents, ses enfants, ses camarades, ses amis, moi. Il nous avait trahis. Chaque matin. Chaque soir », écrit donc Sorj Chalandon quand il fait parler son héros Antoine, un luthier parisien qui est allé en Irlande pour fêter son 30ème anniversaire. De ce pays, de cette île, il n'avait jusqu'à ce voyage que les clichés qu'on nous sert et ressert sur papier glacé dans les revues pour voyageurs argentés ou spécialistes des *bed and breakfast*... Donc, l'Irlande, pour Antoine, c'était surtout un film (*L'Homme tranquille* de John Ford, sorti en 1952), des pulls blancs à torsade, du whiskey, une équipe de rugby qui, quatre fois l'an, réunissait des hommes de deux communautés qui le reste du temps se faisaient une guerre de religion. Et puis, un jour de 1974, il découvre un portrait de James Connolly, un syndicaliste fusillé en 1916 par les Britanniques devenu martyr des catholiques d'Irlande du Nord. C'est là, dans la capitale nord-irlandaise, Belfast, qu'il vient donc un peu plus tard fêter son anniversaire. C'est là, durant une halte de trois heures, qu'il va être envoûté. Plus tard, un jour, il s'autorisera même à murmurer en gaélique « Mise Eire ». En VF : « Je suis d'Irlande »...

Souvenir pour ouverture de *Mon traître* : « C'était à Belfast, au Thomas Ashe, un club réservé aux anciens prisonniers républicains. J'étais près de la porte, à côté de la grande cheminée, assis à une table couverte de verres vides et de bouteilles mortes. C'était la place préférée de Jim et de Cathy O'Leary, qui m'ouvraient un lit quand je venais en Irlande du Nord. Jim O'Lera y était un ami. Il avait fait de la prison pour transport d'armes. Il était menuisier mais catholique. Et donc chômeur, comme sa femme. Et il a été chômeur jusqu'à la fin... » Et dans la foulée, on apprend qu'Antoine a fait connaissance de Tyrone Meehan, qu'il va donc appeler « mon traître », le samedi 9 avril 1977. Dans l'éclat brut des voix, s'élève une chanson rebelle- paroles : « O, then tell me, Shawn O'Farrell, where the gath'rin is to be ? » « Je me souviens d'avoir fermé les yeux », écrit Antoine qui va éliminer, aux toilettes, quelques bières



aussi épaisses que brunes. « Attention à tes chaussures, fils, a souri mon traître. Je l'ai regardé. Ses yeux très bleus, une friche de sourcils, des cheveux blancs qui faisaient désordre au-dessus de ses oreilles. Il n'était pas rasé. Sous les néons, une peau usée piquetée d'argent. Il était à côté de moi. Qui pissait pareil... » Ce type, c'est donc « mon traître », Tyrone Meehan pour l'état-civil...

Inévitablement, avec Antoine, on tombe sous le charme de ce Tyrone Meehan- charismatique, responsable de l'IRA, l'armée républicaine irlandaise, leader du Sinn Féin... Le jeune luthier parisien, passionné et sympathisant de la cause d'un peuple bafoué, épuisé dans des siècles de lutte contre la Royauté britannique, trouve en ce Meehan un grand frère, un ami. Un mentor. Quasiment un guide. Confiance du jeune Français : « J'étais différent. J'étais quelqu'un en plus. J'avais un autre monde, une autre vie, d'autres espoirs. J'avais un goût de briques, un goût de guerre, un goût de tristesse et de colère aussi. J'ai quitté les musiques inutiles pour ne plus jouer que celles de mon nouveau pays ». Antoine enchaîne les allers- retours Paris-

Belfast : « J'étais entré dans la beauté terrible et c'était sans retour ». Et puis, le roman bascule. On aborde les chapitres avec la retranscription des interrogatoires de Meehan par l'IRA en 2006. Explication : à sa sortie de prison, il a été « retourné » par l'armée britannique et le MI5 (les services anglais du Royaume Uni) et leur livre des infos mais, un peu plus tard, ils le lâcheront... Meehan est donc un traître- il l'a été pendant vingt-cinq ans, l'a avoué lors d'une conférence de presse et sera abattu dans son salon en 2007 par deux inconnus... Ultime précision : Chalandon a eu, lui aussi, son traître irlandais- il s'appelait Denis Donaldson et a été tué en 2006. ©Serge Bressan



>A lire : *Mon traître*, de Sorj Chalandon. Grasset. 254 pages, 19 €.

LES ROMANS

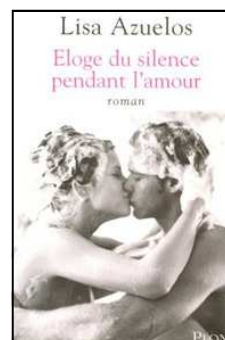
Lisa AZUELOS : « Eloge du silence pendant l'amour »



Un rappel, d'entrée : « Au commencement n'était pas le Verbe. Au commencement était la chair ». Et puis, une dédicace : « A toutes les plantes vertes, sapin de Noël compris ». Bref, c'est *Eloge du silence pendant l'amour*, un délicat et somptueux roman signé Lisa Azuelos (re)connue des cinéphiles comme scénariste et réalisatrice (notamment Comme t'y es belle). Pour son troisième livre, l'auteure met en scène une largement trentenaire. Le soir de Noël, son mec l'a larguée- elle reste là en plan avec les enfants. Une nouvelle vie- l'alternance : coincée et débordée pendant la semaine avec enfants, seule et désœuvrée pendant la semaine sans enfants. Alors, elle décide de s'en remettre, de surmonter l'épreuve du cœur fracassé quand son compagnon est parti « avec mon cœur

dans sa minable valise, pleine de mon minable passé avec lui... » Et cette antienne qui revient, lancinante : « Au commencement n'était pas le Verbe... » La chair. L'amour. Physique. Sensations et vibrations de deux corps- pendant plusieurs jours, l'héroïne vit une histoire d'amour balbutiante avec un homme dont elle connaît le parfum et l'odeur de son savon mais ignore ses prénom et nom. Une relation construite avec les corps, l'amour venant avant les mots. Y faut-il voir de la vengeance contre l'homme chez cette femme ? Ou encore une marque d'indépendance, de féminisme extrémiste ? Les corps parleraient-ils mieux, plus sincèrement, plus intensément que les mots ? « J'ai appris qu'on ne s'enflamme pas sur un coup de foudre, les allumettes brûlent comme de

l'acide, surtout quand elles s'éteignent le soir de Noël », confie l'héroïne. Qui a compris, ce jour-là, ce soir-là, le langage brut mais vrai des corps. A l'arrivée, sous la plume de Lisa Azuelos, tout cela donne *Eloge du silence pendant l'amour*, un de ces romans qui suivent son lecteur longtemps après l'avoir refermé, après l'avoir posé sur une étagère ou sur une table... ©Serge Bressan



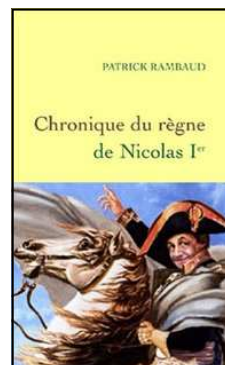
>A lire :
Eloge du silence pendant l'amour,
de Lisa Azuelos.
Plon, 172 pages, 16,50 €.

Patrick RAMBAUD : « Chronique du règne de Nicolas 1er »

Pas encore un an en son Palais de l'Elysée, et le voilà déjà habillé pour plusieurs saisons ! L'auteur du forfait : Patrick Rambaud, prix Goncourt 1997- il nous glisse *Chronique du règne de Nicolas 1er*, et c'est mag(nif)ique. Mieux qu'un pamphlet : une satire comme on n'en espérait plus depuis l'époque bénie des années 1960 quand, dans *Le Canard enchaîné* chaque semaine, André Ribaud signait un feuilleton formidable, titré « La Cour ». Trois décennies plus tard, Rambaud reprend le flambeau. Et c'est parti pour une chronique qui, dans le menu détail, raconte six mois de règne de Nicolas 1er, un personnage que, durant tout le livre, l'auteur ne citera jamais par son patronyme mais uniquement par des qualificatifs tous plus décépants et hilarants les uns que les autres- exemples : « Notre Bien-Aimé Monarque », « Notre Admirable Prince », « Notre Fortifiant Leader », « Notre Leader Maximum », « Notre Preste Souverain », « Notre Seigneur Adulé »... on

en passe et des meilleurs ! Mais il ne faut pas croire que Rambaud, cofondateur dans les années 1970 du magazine *Actuel* et maître ès pastiches (dont un grand moment avec Marguerite Duraille), se contente de faire, avec cette *Chronique du règne de Nicolas 1er*, des effets de manche et de style ou de se lancer dans la grosse cavalerie du rire et de la bouffonnerie. L'homme vaut mieux que ça quand il écrit- et même le reste du temps ! Dans de précédents romans, Patrick Rambaud a montré une belle imagination mais aussi un sens de l'observation et du détail. Alors, quand il scrute la cour de « Notre Bien-Aimé Monarque », il déploie l'ironie. C'est imparable- à tout coup, il fait mouche. Et de peindre les petits marquis, les courtisan(e)s, les transfuges... Dans cette Cour, on y croise le cardinal de Guéant, le chevalier de Guaino, le duc de Sablé, la marquise de La Garde, le décoratif comte d'Orsay, le Premier Valet de chambre (M. de Martinon), la

marquise de Saint-Jean-de-Luz, M. le duc de Bordeaux, les vertes saillies du général baron de Vedjian ; on y évoque la rivalité avec le duc de Villepin ; on n'oublie pas la baronne d'Ati, « objet de mille cajoleries » et aussi l'ex-Impératrice Cécilia. Manque seulement la princesse Carla B., carrossée comme une *Musa* : la *Chronique* était déjà sur les rotatives... ©S.B.



>A lire :
Chronique du règne de Nicolas 1er,
de Patrick Rambaud.
Grasset,
170 pages,
13,50 €.

Yann MOIX : « Mort et vie d'Edith Stein »

Et voici le premier tir groupé de la rentrée littéraire d'hiver ! La cible : Yann Moix, et son septième et nouveau roman titré *Mort et vie d'Edith Stein*.

L'auteur qui, un temps, fit un stage de journaliste dans les murs de l'hebdo parisien *L'Express*, ne manque pas une occasion pour se faire tirer dessus !

Ainsi, après avoir évoqué Claude François dans *Podium* dont il fit un film, puis écrit des textes simplement titrés *Partouz* ou encore *Panthéon*, il a donc débarqué en ce janvier des livres avec ce texte à réactions- et il présente ses écrits : « Ce livre raconte l'histoire d'une femme (1891- 1942) qu'on a tour à tour nommée Edith dans sa famille, Fraulein Edith Stein au lycée, Doktor Edith Stein à l'université, sœur Thérèse au carmel matricule 44 074 à

Auschwitz, et sainte Thérèse Bénédicte de la Croix au ciel ». A Yann Moix (grand adepte du « surmoix »), on ne reprochera certainement pas le choix de son sujet. Après tout, pourquoi pas aller s'inspirer du côté de la sainteté- ça peut amener des textes imparables...

Alors, on reprend. Edith Stein était une philosophe, et c'est Jean-Paul II qui l'a canonisée. Et l'Histoire, la grande, celle qu'on écrit avec une majuscule, ne manque jamais de nous rappeler que cette femme, née juive, devint athée avant de se convertir au christianisme. Elle alla au carmel, les nazis la déportèrent et elle périt gazée à Auschwitz. Destin fascinant, exemplaire... Normal dès lors qu'un écrivain aille s'inspirer dans un tel destin. Mais le lecteur, quand il se lance dans *Mort et vie d'Edith Stein*, ne doit jamais perdre de vue qu'il vient



chez Yann Moix, un des « enfants terribles » des lettres françaises de ce 21ème siècle naissant, un des « mal élevés » et suffisants plumeux qu'on qualifie d'écrivains... A l'opposé, on pourra aussi arguer que Moix n'a que faire de la bienpensance, du littérairement correct-oui, cette façon de penser et d'écrire qui ne choque personne et qui vend des romans par centaines de milliers. Lire Moix, ça peut relever du masochisme...

Question, alors : Yann Moix est-il vraiment fasciné par Edith Stein ? Ne serait-il pas un faiseur de la chose écrite, un dynamiteur du récit ? Un provocateur à la petite semaine qui ne craint pas, petit sourire perfide toujours à la bouche, de faire le tour des télévisions et radios pour sa tournée promo ? Oui, c'est ça, Yann Moix- un pied en marge du système, l'autre en plein dedans ! Evidemment, ça fonctionne- tout comment Christine Angot, le microcosme

littéraro-parisien attend Moix pour le dézinguer mais l'accueille, lui consacre des pages et du temps d'antenne... Perversité du système... Et Moix de s'en amuser, tel le gamin qui, du fond de la classe, lance des boulettes de papier ! Parce qu'une fois encore, on peut s'interroger : et si Moix n'était rien d'autre qu'un gagman ? qu'un farceur ? Une lecture attentive assure quelques jaillissements, quelques fulgurances mais, à la fin de nombreuses pages, aussi un étrange sentiment de bâclage pas toujours assumé par un « sale-gosse-tête-à-claques », un rôle que, dans le PLF (paysage littéraire français), à la perfection tient Yann Moix. Un critique parisien l'a même habillé pour plusieurs hivers, lui reprochant les pages consacrées à l'immortalité qu'on pourrait assimiler à « une dissertation de khâgneux rédigée sous substance plus ou moins licite »... ce qui n'empêcha pas ledit critique de convier Moix dans l'émission littéraire qu'il présente chaque semaine !

Questions de style, encore... Yann Moix ne manque pas une occasion de bousculer, d'invectiver, d'interpeller le lecteur, son lecteur. Et il sait malmener la ponctuation comme personne, usant et abusant des « : ». Exemple : « Ça faisait des millénaires, ça faisait depuis la naissance du Christ que ce dimanche-là était : prévu. Pendant 1942 années, on n'a pas vraiment su de quoi, notamment à Echt, il : serait fait. De quoi il serait : rempli. Quel serait son (hollandais) visage. C'était un dimanche en attente : un dimanche inéluctable sur les agendas du monde. Pas plus : et : pas moins. Même le bleu de son ciel n'était pas : prévisible ». Faut-il y voir du snobisme ou encore de l'artifice ? Du faiseur ou de l'expérimentateur ? Et si tout simplement, Yann Moix s'était mis en tête que, lui aussi, il va être touché par la sainteté...

©Serge Bressan

>A lire :

Mort et vie d'Edith Stein,
de Yann Moix.

Grasset, 202 pages, 14,90 €.



Y.B. : « Commissaire Krim »

Un verre d'eau sur la table basse. Et d'entrée, un aveu : « Je suis dans un état de stupeur. Ça remonte à septembre 2001. Quelque chose qui a eu tellement de conséquences sur la marche du monde. Le roi, soudain, était nu. Le monde se retrouvait à poil ». La voix est douce, posée : arrivé en France voilà dix ans en provenance d'Algérie, Y.B., 40 ans, est en promo pour son nouvel et cinquième roman, le très réussi *Commissaire Krim*. Roman, oui ; polar, aussi... et tellement autre chose !

Avec l'auteur, on se balade allègrement du côté des San Antonio, mais aussi des Marx Brothers, des premiers Woody Allen ou encore chez Jerry Seinfeld. Donc, on résume : une jeune femme, Zayneb Boulimane, est retrouvée morte, la tête sauvagement écrasée, à un jet de pierre de barre d'immeuble-. Zayneb était croyante et voilée. Le commissaire Krim mène l'enquête chez les islamistes barbus et la racaille de la cité en pleine ère sarkozyste. Très certainement, le livre le plus comique de la saison. Rencontre avec un auteur qui revendique une seule envie : faire rire les gens.

Ce Commissaire Krim de la Crime, comment est-il arrivé jusqu'à vous ?

C'est une très vieille histoire. Ça remonte à une quinzaine d'années, j'étais encore en Algérie. A l'époque, je voulais écrire un San Antonio beur. Parce que j'ai toujours éprouvé l'envie de faire rire les gens. Journaliste à Alger, j'animais les pages Loisirs d'un journal, j'y faisais du Monthly Python ! Dans le même temps, j'ai essayé de lire un San Antonio, je n'y suis jamais parvenu- ce n'est pas de ce siècle, pas de ce monde... Et puis, l'été dernier, j'ai fouillé dans les archives de mon ordinateur. J'y ai retrouvé un texte de quatre pages, c'était Commissaire Krim...



De ce roman, doit-on dire que c'est un « polar » ?

Ce n'est pas un polar. C'est un divertissement. Le propos du livre est simple : faire rire... Et comme je n'ai pas le physique pour faire rire sur scène, il me reste l'écriture ! Mais, dans ces pages, il y a d'autres enjeux- comme, par exemple, le racisme anti-blanc.

Dans l'équipe du Commissaire Krim, les personnages se vouvoient...

... parce que je pense que ça accentue l'effet comique. Une situation complètement déjantée, et des personnages qui se vouvoient... Et puis, c'est la réalité : dans la police comme dans la plupart des professions, on vouvoie son supérieur...

Au contraire d'un San Antonio, il n'y a dans votre texte quasiment aucun mot grossier !

C'est le grand comique américain Jerry Seinfeld qui a dit, un jour : « Dans mes stand up, il n'y a jamais un gros mot parce que le gros mot, c'est la facilité... »

Dans votre écriture, il y a aussi un rythme effréné, échevelé... Comme si, pour un film ciné, vous tentiez de mettre le plus d'images possibles à la seconde !

Je dirai simplement que je travaille la fluidité pour proposer un texte le plus démocratique possible. Et ça ne m'interdit pas quelques envolées. Bon, d'accord, parfois ça peut partir un peu

Suite page 11 .../...

LES ROMANS

.../... Suite de la page 10

loin comme le passage avec les Beatles nazis. Mais en fait, c'est aussi l'histoire d'un auteur qui, de par sa nationalité, est interdit d'écrire sur les natives, les FDS- les Français de souche... Je ressens comme une espèce de « Rentre chez toi, maintenant c'est fini » : j'ai été le produit de ce qui peut arriver de pire pour quelqu'un comme moi, quelqu'un de solitaire. Et puis, est arrivé le Commissaire Krim !

Justement, vous éprouvez de la tendresse, de l'empathie pour ce Krim qui se définit ainsi : « Je ne suis PAS musulman ! Combien de fois devrai-je répéter que ce n'est pas un truc qu'on chope par sa mère à la naissance, comme le judaïsme ou une maladie génétique ! Il faut se convertir. Et je n'ai fait ni mon baptême, ni ma première communion, encore moins ma confirmation ! »

Mais, pour moi, le commissaire Krim est un personnage secondaire. Les autres personnages sont primaires... Et j'ai cherché, dans ce texte, à dessiner des personnages unidimensionnels. J'ai travaillé sur la mécanique du récit pour proposer la chose la plus simple possible. Je voulais une comédie de situation- d'autres appellent une sitcom !

On a la sensation, en suivant Krim et les autres, qu'il y a de la série dans l'air. Qu'il va y avoir d'autres aventures...

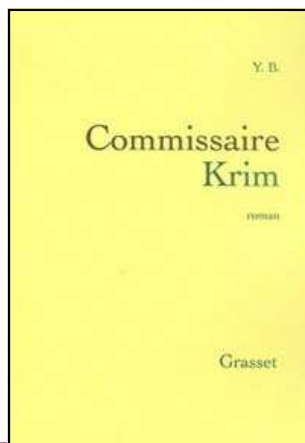
J'ai cherché, je le répète, à proposer une comédie de situation. En respectant ses règles : la rapidité dans les dialogues et les répliques, pas de gimmick trop facile... D'accord, le commissaire Krim en a un : « J'ai dit quoi ?... C'est ce que je voulais dire ». Et dans mon esprit, Commissaire Krim est un pilote, non pas le premier volume d'une série... Là, en ce moment, j'écris une nouvelle aventure et je fais arriver le supérieur hiérarchique de Krim. Toutefois, avant de parler de suite, attendons de voir l'accueil du public pour ce Commissaire Krim !

Et si, en d'une formule, vous deviez présenter Commissaire Krim...

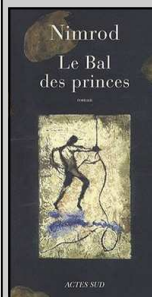
... je vous dirais alors que le livre en lui-même est une farce ! Et qu'avec des phrases courtes et des images très fortes, la littérature y fait écran au comique... Oui, Commissaire Krim est un laboratoire comico-littéraire !

©Propos recueillis par Serge Bressan

>A lire :
Commissaire Krim,
de Y.B.
Grasset, 236 pages, 17,90 €.



ET AUSSI...



>Le Bal des princes, de Nimrod

Poète, essayiste et romancier, Nimrod raconte l'aventure d'un jeune professeur de littérature qui, après de longues années d'exil, part pour le village de son aïeule. Ce matin-là, il traverse le fleuve et rejoint la terre de son enfance, mais au calme habituel s'est, semble-t-il, substitué une étrange agitation : l'un des colonels de l'armée est attendu dans cette campagne tchadienne pour une visite très officielle. Alors que les regards du jeune homme s'évadent vers la beauté des paysages alentour, les villageois l'identifient comme le seul pouvant leur servir d'interprète auprès du colonel. Dans une langue éminemment poétique, une exploration des rivages de ses contraires et de l'infini du sensible.

Actes Sud, 226 pages, 19 €.



>Bad Trip, de Jacky Schwartzmann

Originaire de Besançon, Jacky Schwartzmann a été objecteur de conscience et arrêté ses études de philo pour se consacrer à l'écriture. Pour vivre, il enchaîne les petits boulots- dernièrement, on l'a vu chef de rang dans un « bouchon » lyonnais. Dans son premier roman-

Bad Trip, il met en avant Denis- trentenaire à la dérive, looser professionnel... A l'égard de la société, de ses représentants et surtout de son administration, il nourrit un ressentiment tenace. Il vit avec son épouse Brigitte dans un 45m², et perçoit aides sociales et allocations en tout genre- autant dire qu'il tire le diable par la queue ! Un coup de fil en apparence salvateur de l'ANPE lui redonne espoir : il a réussi à trouver un boulot mais l'absurdité du système risque de faire basculer a vie dans une spirale infernale...

Hugo roman, 145 pages, 13,50 €.

>Cafés de la mémoire, de Chantal Thomas

Prix Fémina 2002 et directrice de recherches au CNRS, Chantal Thomas a écrit sur Sade, Casanova ou encore le 18ème siècle. Avec *Cafés de la mémoire*, elle met en scène sa jeunesse, ses études, ses errances. Un récit léger et mélancolique, ironique et émouvant où tout commence à Nice par une nuit de Carnaval. Quelques huitres, un verre de vin. L'oeil aux aguets pour observer ses voisins. Et tous les cafés de la mémoire ressurgissent. Une autobiographie librement menée entre 1945 et 1969, entre la libération de la France et la démission du général de Gaulle. Le récit du triomphe de la jeunesse, e son éclat d'insouciance et de fête.

Seuil, 354 pages, 20 €.



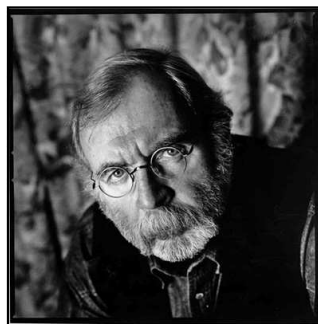
Tahar BEN JELLOUN: « Sur ma mère »

Tout sur ma mère... à qui on demande pardon ou on dit son amour filial et passionnel. Deux auteurs remarquables de la francophonie- délicieux hasard du calendrier éditorial, publient donc au même moment un texte consacré à leur mère disparue- c'est Sur ma mère du Parisiano-Marocain Tahar Ben Jelloun et Pardon mère du Suisse Jacques Chessex

Bien sûr, et nos deux auteurs en sont d'accord, écrire tout sur sa mère n'est pas exercice littéraire original- de nombreux récits et romans ont déjà été rédigés dans le passé sur ce même thème- pour malheureusement tant d'aussi tristes que pitoyables textes. Mais là, avec deux écrivains qui ont reçu le prix Goncourt (en 1973 pour *L'Ogre* et Chessex qui vient même de refuser d'entrer à l'Académie du même nom ; en 1987 pour *La Nuit sacrée* et Ben Jelloun), on est dans la belle littérature- Chessex en Suisse protestant écrit un récit au plus serré de son sujet, Ben Jelloun opte pour le roman, « un vrai roman car il est le récit d'une vie dont je ne connaissais rien, ou presque », précise-t-il... Tout sur ma mère avec deux fils. Le bon et le mauvais, bien sûr... Alors, on commence par le bon. Tahar Ben Jelloun, surnommé par le PLF (Paysage littéraire français) « le conteur d'Orient ». Discours de la méthode : « *Sur ma mère* a été écrit à partir des fragments de souvenirs qu'elle m'a livrés. Ils m'ont permis de reconstituer sa vie dans la vieille médina de Fès des années trente et quarante, d'imaginer ses moments de joie, de deviner ses frustrations. Chaque fois, j'ai inventé ses émotions et j'ai dû lire

ou plutôt traduire ses silences »... Ouverture de *Sur ma mère* : « Depuis qu'elle est malade, ma mère est devenue une petite chose à la mémoire vacillante. Elle convoque les membres de sa famille morts il y a longtemps. Elle leur parle, s'étonne que sa mère ne lui rende pas visite... »

Très vite, on comprend l'adoration portée par Ben Jelloun à cette mère qui finira sa vie ravagée, détruite par la maladie d'Alzheimer. Au travers des pages, il y a l'excellent fils- empli de patience et d'attention. En cette fin difficile, il est souvent présent- pas assez à son goût... Il sait aussi écouter. Deviner. Imaginer. Passer



Jacques CHESSEX: « Pardon mère »

au dessus et au-delà des souvenirs bruts. Vite, c'est le son des mots de Tahar Ben Jelloun qui transpire dans *Sur ma mère*- délicat portrait d'un être tant aimé, vénéré...

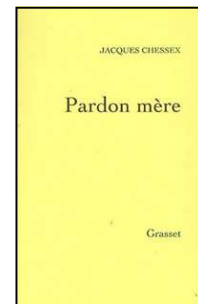
Jacques Chessex, lui, fait plutôt dans le style excessif et rebelle- ses livres, de *L'Ogre* à *L'Eternel sentit une odeur* agréable en passant par *La Trinité* ou encore *Monsieur*, transpirent bien souvent le sulfure plus que le bon sentiment. Il en est même qui, un temps, affirmèrent que ses personnages étaient, pour la plupart, de « vieux cochons » ! Et voilà en cet hiver 2008 que notre Suisse d'excellence se met à faire dans le sentiment. Le bon, le grand, le vrai. Mieux : Chessex fait son autocritique- du genre : honte à moi, quel mauvais fils j'ai été. Regrets, culpabilité... et cet amour pour une mère partie à jamais en 2001 qu'on dit, qu'on écrit enfin au grand jour. Le natif de Payerne (canton de Vaud) se déshabille, non pas littéralement mais littérairement- à preuve : « Ô femme aveugle, mère aveugle, je suis sorti de ce minuscule corps détruit qui est le tien. J'ai tiré le lait de la pitié humaine à ce vieil os. J'ai été consolé sur ces genoux de bois cassant. Je suis apparu entre ces cuisses osseuses et parcheminées. Ô mère ». Comme personne, l'écrivain suisse sait distiller ses phrases ses pages de beauté et de ténèbres...

©Serge Bressan



>A lire :

Sur ma mère, de Tahar Ben Jelloun.
Gallimard, 290 pages, 17,90 €.



>A lire :

Pardon mère, de Jacques Chessex.
Grasset, 226 pages, 17,50 €.

Philippe BOUVARD : « Tout sur le jeu »

Grosse tête historique, il a le sens de la formule. Et le jeu dans la peau. Mais voilà, la formule n'est pas toujours gagnante, avoue-t-il, lui qui est né dans une famille où l'on battait bien plus les cartes que les enfants... A 78 ans, Philippe Bouvard continue sur RTL l'animation des *Grosses têtes*, émission créée en 1976, avoue fourmiller d'idées et s'enthousiasme pour son nouveau livre, *Tout sur le jeu* - sous-titre : *Les joueurs, les jeux, les casinos*. Son éditeur fait, lui, aussi, dans la formule et lance : « C'est un livre tout en un ! » L'homme de plume et aussi de radio-télé n'a jamais caché sa passion pour le jeu, pour tous les jeux, au casino, dans des cercles de jeu privés, chez des « amis »... Il a gagné, il a perdu. « On ne peut pas guérir » avoue-t-il. Et de glisser que la veille au soir encore, il est allé au casino. « C'est à vingt minutes de chez moi », murmure-t-il en se présentant comme « le mari d'une femme de joueur ».



Comment êtes-vous devenu joueur ?

Je suis tombé dans le jeu par atavisme. Mes grands-parents étaient joueurs... Alors, on est dans la marmite. On regarde les adultes jouer. Mes grands-parents, eux, c'était les cartes... C'est assez dangereux de donner certains exemples aux jeunes...

Aujourd'hui, le jeu semble être partout...

... c'est même pire que ça ! Vous vous rendez compte, on peut jouer chez soi pendant dix-huit heures consécutives devant son écran. Oui, le jeu est devenu un phénomène de société. Il ne faudrait pas que ça devienne un fléau social. Aujourd'hui, c'est un sujet grand public- merci aux bandits manchots et aux émissions télé sur le poker !

Vous semblez regretter un temps où le jeu n'était pas démocratisé...

Je ne regrette pas. Et en France, les casinos ont survécu parce qu'ils ont introduit dans leurs murs les machines à sous. Rendez-vous compte, 85 à 90% des recettes des casinos français proviennent de ces machines...

Vous êtes réputé gros joueur... Votre plus gros coup ?

On dira que j'ai perdu pas mal ! je ne donnerai pas de chiffre, sachez seulement que j'ai perdu déraisonnablement...

Précisez...

En une soirée, il m'est arrivé de perdre un an de salaire...

Votre plus mauvais souvenir de joueur ?

J'étais jeune journaliste et j'ai débarqué dans une station en Bretagne avec une voiture toute neuve. A la fin de la soirée, cette voiture, j'ai dû la vendre pour rentrer !

On dit souvent que le jeu est une drogue...

On ne peut pas guérir ! On peut réduire la dose... et ça, on ne l'observe pas avec les autres drogues.

De votre livre, quel conseil mettriez-vous en avant pour tout joueur ?

Il faut savoir partir. Tout est là... Parce qu'au jeu, on peut y laisser sa santé, sa famille...

Le portrait-robot du gagnant idéal ?

Quelqu'un qui ne sait pas jouer. Il joue n'importe quoi, gagne et ne revient jamais...

On dit que la Bourse serait aussi un jeu...

On peut faire un parallèle effectivement entre le jeu et la Bourse. Mais je ne joue plus à la Bourse ! Un humoriste disait qu'à la Bourse comme à la guerre, on est tué par des gens qu'on ne connaît pas...

Il paraît que le casino est un lieu de convivialité...

... de fausse convivialité, oui. Il y a un décor, des acteurs humains, tout pour vous faire croire à la convivialité mais le joueur y est seul... Sûrement parce que le joueur est le dernier aventurier dans une société d'assistés. Le joueur, c'est un poète !

Ce qui vous fascine le plus, dans le jeu ?

C'est tout simple : un casino, c'est le seul endroit où vous pouvez partir avec la caisse du commerçant et, en plus, on vous appelle le voiturier !

Pour justifier la pratique du jeu, certains lui donnent une dimension intellectuelle...

... mais il y a aussi une perversité dans le jeu. C'est de plus en plus à la mode, gagner de l'argent sans travailler. Et le Loto a été un des premiers véhicules de la démocratisation. Mais le joueur de loto, lui, il peut être raisonnable...

Le rêve d'un joueur ?

Mettre une femme dans une voiture pour aller au casino. Mais avec les trois, vous ne faites pas d'économies !

Il existe plusieurs types de joueurs. Philippe Bouvard, c'est...

Longtemps, j'allais jouer pour perdre. C'est le jeu compulsif. Du jeu suicidaire. Comme pour libérer ses démons. On ne peut pas descendre plus bas, il y a alors une espèce de soulagement. L'adrénaline commence à monter dès que vous savez qu'il y a un casino dans la région. Quand on gagne, on se sent plus intelligent que les autres. On exagère ses gains, on minimise ses pertes. Chaque joueur est muré dans son drame personnel. Tout ça relève de la psychiatrie !

©Propos recueillis par Serge Bressan

>A lire :

Tout sur le jeu. Les joueurs, les jeux, les casinos,
de Philippe Bouvard.
Flammarion, 320 pages, 19,90 €.



Sebastian FAULKS : « L'Empreinte de l'homme »



L'homme est discret. Et rare. De Londres, on apprend qu'il ne goûte guère l'exercice des questions-réponses, lui qui fut pendant une vingtaine d'années journaliste au *Daily Telegraph* puis à *The Independent*. Et puis, on retrouve Sebastian Faulks, 54 ans, dans un salon d'un hôtel de la rive gauche parisienne. Gabarit de troisième ligne aile, il sourit. Et vite, on enchaîne.

On parle de son nouveau roman, le quatrième traduit en français : *L'Empreinte de l'homme*. Du lourd, plus de 600 pages. De l'épique, aussi. Avec un texte où sont habilement mêlés l'imagination fictionnelle et l'histoire vraie des sciences de l'esprit. Un livre important où Faulks manie avec rigueur la science et élégance les histoires d'amour. Rencontre.

***Avec L'Empreinte
de l'homme,
Sebastian Faulks,
l'une des stars de
littérature
britannique, mêle
brillamment
fiction et histoire
des sciences de
l'esprit***

Avec L'Empreinte de l'homme, vous mettez en scène deux jeunes à la fin du 19^{ème} siècle qui vont, chacun à leur façon, participer à l'évolution des sciences de la folie Comment, écrivain, en vient-on à un tel sujet ?

Je vais vous rassurer tout de suite : je n'ai pas passé ces dix dernières années dans un asile. Et je n'ai pas plus un frère ou un père ou une mère atteint d'une maladie mentale... Mais comme vous, je connais forcément plusieurs personnes qui en souffrent. Et, pour un écrivain, la maladie mentale est un sujet fascinant...

Sûrement, mais encore faut-il trouver la façon de l'évoquer sans, pour autant, tomber

Suite page 15 .../...

Suite de la page 14 .../...

dans l'exposé scientifique...

Bien sûr, mais il ne faut pas oublier, également, qu'une personne sur 100 est fragilisée par ce genre de maladie. Oui, dans le monde, une personne sur 100 présente quelque chose qui ne fonctionne pas dans son cerveau. Aujourd'hui, peut-être par facilité, on suppose que ce problème peut être d'ordre génétique. Et puis, comme la maladie est répandue dans le monde entier, on en est arrivé à l'hypothèse que cette histoire, en fait, a commencé avec l'origine de l'homme !

Comment avez-vous travaillé sur le sujet des maladies mentales ?

C'est un sujet qui me fascine et auquel je pense depuis une vingtaine d'années. Je savais qu'un jour, j'écrirai un roman sur ce thème. Et puis, je me suis mis à l'écriture après avoir longuement enquêté, à la manière d'un journaliste. J'avais tapissé les murs de mon bureau avec des papiers sur lesquels j'inscrivais des *date lines*. Mon roman court sur près de quarante années, alors pas question de se permettre la moindre incohérence dans le récit, dans les personnages et encore moins de se permettre des fantaisies avec la chronologie scientifique. J'ai aussi travaillé avec Tim Crow, professeur de psychiatrie à l'Université d'Oxford.

Il a lu le manuscrit achevé, il n'était pas d'accord avec certains passages- il a fallu que je lui explique que c'était de la fiction. Que l'on puisse se dire que ça aurait pu être comme ça, et non pas comme le veut la vérité historique...

Au début du roman, on découvre Olivier, le frère d'un de Jacques, l'un des deux héros. Ce frère a été rejeté par la famille, il vit seul dans l'étable au prétexte qu'il entend des voix. Qu'il n'est pas normal...

...oui, c'est le grand débat sur le normal, l'anormal. Dans les années 1960, il y avait une thèse en vogue selon laquelle les gens fous sont normaux. Mais ça n'a pas tenu longtemps parce que les fous, ceux qui souffrent d'une maladie mentale ne sont pas heureux, content. Et on trouve cela déjà dans la Bible avec Jean-Baptiste- on a là un portrait très clair d'un homme schizophrène.

Dans *L'Empreinte de l'homme*, on assiste à la naissance de la psychanalyse mais jamais, vous ne citez Sigmund Freud !

C'est une clause de style ! En fait, à travers mes deux personnages de Jacques Rebière et Thomas Midwinter, j'essaie de montrer comment Charcot et Freud ont tenté de faire un pont entre

l'esprit et la matière.

En Grande-Bretagne, votre livre est paru en 2005. Il sort à présent en VF- vous l'avez relu ?

C'est étrange... J'ai relu quelques pages, et soudain tout m'est revenu. Les personnages, l'histoire... Oui, c'est comme si tout le livre s'était posé pour toujours dans un coin de mon cerveau !

Et la presse londonienne qui vous a surnommé « le Balzac de Holland Park »- du nom du quartier où vous habitez...

C'est très anglais. C'est une belle façon de vous dire : « Oui, vous êtes arrivé à quelque chose de grand », mais aussitôt, on vous remet à votre place, là dans un quartier de Londres !

Le 28 mai prochain, à l'occasion du centenaire de la naissance de Ian Fleming, vous publiez *Devil May Care* tout simplement, une nouvelle aventure du célèbre agent secret, James Bond ! Le livre est annoncé pour le 2 juin en version française- titre : *Le Diable l'emporte*. Comment passe-t-on de l'écriture de *L'Empreinte de l'homme* à une aventure de James Bond ?

Tout simplement ! Mon agent littéraire est aussi l'agent de la famille de Ian Fleming. Et c'est une famille très « ambitieuse » pour le nom et l'œuvre de Fleming. Alors, pour ses membres, il n'y avait qu'une façon de célébrer dignement le 100ème anniversaire de sa naissance : écrire un nouveau roman ! Et ils m'ont demandé si j'étais intéressé...

Alors ?

Ma première réaction a été de trouver l'idée ridicule. James Bond, ce n'est pas vraiment mon univers. Je ne me rappelais même pas si j'avais lu un des livres de Ian Fleming. Et puis, j'ai dit oui et j'ai lu les James Bond...

Là, j'ai trouvé une écriture très simple chez Fleming, on n'est pas dans les aventures tarabiscotées, style *Da Vinci Code*. On sent bien que Ina Fleming s'amusait beaucoup en écrivant.

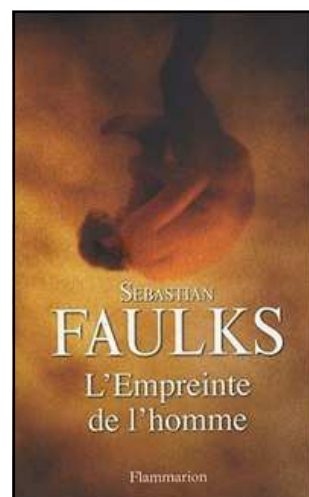
Et votre James Bond, que nous réserve-t-il ?

J'ai proposé de placer l'intrigue non pas aujourd'hui mais en 1967, en pleine guerre froide. L'action se situe sur deux continents et dans les villes les plus palpitantes du monde...

Avec *Devil May Care*, vous avez fait un pastiche de Ian Fleming ?

Absolument pas ! Je n'ai voulu le copier, j'ai seulement essayé de m'approcher au plus près de Fleming. C'est, je crois, la meilleure façon de lui rendre hommage.

©Propos recueillis par Serge Bressan



> A lire :

L'Empreinte d'un homme, de Sebastian Faulks.

Traduit par Pierre Ménard.

Flammarion, 610 pages, 23 €.

Amos OZ : « Vie et mort en quatre rimes »



*De la belle littérature,
simple et évidente,
sans afféteries
ni dentelles froufrouantes
pour masquer un talent
incertain. Ce qui serait
d'une prétention sans nom
se révèle d'une légèreté soyeuse
avec ce magicien d'Oz !*

Chaque année, à l'automne, son nom apparaît systématiquement dès qu'on évoque le Prix Nobel de littérature. A 66 ans, écrivain aussi engagé que solitaire, Amos Oz n'a toujours pas été distingué par l'académie suédoise mais, sur son CV d'écrivain, figurent de nombreux prix et distinctions dont un prix Fémina étranger pour *La Boîte Noire* (1988). En ce cœur d'hiver, l'auteur israélien nous revient avec un nouveau roman. Rien que le titre est en soi un bonheur, aussi délicieux qu'enthousiasmant : *Vie et mort en quatre rimes*. Et puis, le texte... De la belle littérature, simple et évidente, sans afféteries ni dentelles froufrouantes pour masquer un talent incer-

tain. Donc, on plonge sans retenue dans le texte d'Amos Oz- pour notre plus grand bien. Et nous voilà transportés sur la scène d'un centre culturel avec un grand écrivain qui n'arrive pas à se concentrer alors qu'il est l'invité d'honneur de cette soirée... Il y a danger de dérapage. Il anticipe les questions du public- pour la simple raison qu'elles sont toujours identiques et assurant à tout coup l'ennui. Dès lors, notre écrivain ne va pas résister à la tentation, alors que la belle Rochale lit des extraits de ses romans. Et si l'on rêvassait ? Pourquoi pas... Du regard, glissons dans la salle : le spectacle est là. Silhouettes et visages, on les prend et on leur invente des destins, une biographie, peut-être même et simplement une histoire d'amour. Le public ne se rend compte de rien, croit l'écrivain concentré- mais non, l'écrivain (le double ? l'alter ego d'Amos Oz ?) est parti, là sans être là : en cet instant précis, il ne songe qu'à une chose : son prochain roman. Alors, il y a aussi dans le texte d'Amos Oz du *working progress*, le décodage de la genèse d'un roman... Visible et invisible, public et intime, les frontières sont ténues, et ce qui serait d'une prétention sans nom et extrême se révèle, dans ces *Vie et mort en quatre rimes*, d'une légèreté soyeuse avec ce magicien d'Oz !

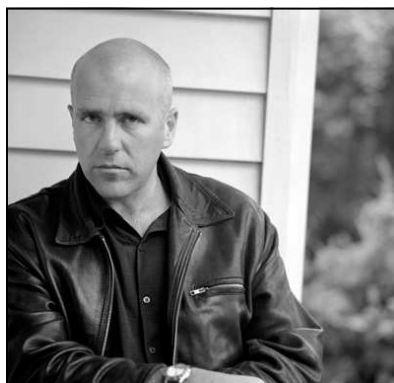
©Serge Bressan

>A lire :
Vie et mort en quatre rimes,
d'Amos Oz.
Traduit par Sylvie Cohen.
Gallimard, 146 pages, 13,50 €.



Richard FLANAGAN: « La fureur et l'ennui »

Catégorique, le grand Jim Harrison : « Un roman brillant ». Et dans les pages littéraires du *New York Times*, on pouvait lire : « Il a beaucoup en commun avec Don DeLillo et Martin Amis ». Ça en impose peut-être mais avouons de suite que de tels propos sont justifiés et mérités quand on achève la lecture de *La fureur et l'ennui*, le nouveau roman de l'Australien Richard Flanagan. Né en Tasmanie où il vit toujours avec femme et enfants, il s'était illustré dans un passé récent avec *A contre-courant* ou encore *Dispersés par le vent*. Là, à 46 ans, avec *La fureur et l'ennui*, Flanagan donne son livre post-11 septembre 2001. Encore un roman sur ce thème, entend-on déjà. Oui, mais voilà, cet écrivain australien a suffisamment de talent pour construire et proposer une histoire qui prend de l'altitude. Point de départ : Gina Davies, surnommée « la Poupée », est strip-teaseuse dans un club de Sydney. Le soir devant les clients, elle danse nue, ramasse les dollars, et la nuit, elle rêve à ce que ces dollars vont lui offrir. Modestes, les rêves de la danseuse : un appart', un sac à main, et puis aussi la respectabilité... Une fin de journée, « la Poupée » craque pour le bel étranger prénommé Tariq. Nuit torride- au petit matin, l'amant a disparu ; au même moment, dans la ville, on trouve cinq bombes. Paranoïa sur Sydney. Et des images qui défilent à



la télé : un homme et une femme. Tariq et Gina- les deux suspects. « La Poupée » va sûrement tombée- qui l'a plongée dans cette affaire ? Pourquoi ? Et, au fait, où est passé Tariq ? Il y a la fureur. Et l'ennui. Le texte de Richard Flanagan brille par ses personnages. Et le décor- cette Australie, pays-continent qui, aujourd'hui, a pris conscience qu'elle n'est pas l'abri des bombes et du terrorisme. De la brillance pour les personnages, et aussi de la distance, quasiment de la froideur pour l'écriture. A toutes les pages, il y a de la lucidité et de l'obscurité. Avec la précision d'un médecin légiste expert du scalpel, Richard Flanagan décrypte le moindre projet de vie, la peur et la paranoïa, les rapports humains. Et cette barbarie qui n'admet ni beauté ni amour...

©Serge Bressan

>A lire :
La fureur et l'ennui,
de Richard Flanagan.
Traduit par Renaud Morin.
Belfond, 350 pages, 21 €.



ET AUSSI...

>*Inés de mon âme, d'Isabelle Allende*

Après *Fille du destin* et *Portrait sépia*, le nouveau roman d'Isabelle Allende. Inés Suarez est une héroïne au destin extraordinaire et peu connu. Au milieu du 16ème siècle, cette jeune et belle couturière participe à la conquête du Royaume du Chili. Embarquée pour la Nouvelle Monde sur les traces de son mari parti chercher fortune de l'autre côté de l'Atlantique, elle apprend sa mort en accostant au Pérou après une traversée mouvementée. Une nouvelle vie commence alors pour elle...
Traduit par Alex et Nelly Lhermilier.
Grasset, 386 pages, 19,90 €.

>*L'amour et autres surprises matinales, d'Elliot Perlman*

Par l'avocat australien de Melbourne qu'on avait repéré pour *Ambiguités* (2004), neuf nouvelles pour suivre les vagabondages du désir. Neuf bijoux délicats qui se lisent avec le sourire. Neuf histoires qui s'accrochent les unes aux autres et montent en intensité jusqu'à la tragédie, jusqu'au meurtre. Perlman est de retour avec l'humour désenchanté qui l'a fait connaître. Au travers de ces variations sur le thème de la nostalgie amoureuse, il dessine le portrait de l'Australie des 80's, la vie urbaine, le déracinement des immigrants. Un grand talent d'écriture.
Traduit par Johan-Frédéric Hel Guedj.
Robert Laffont, 344 pages, 21 €.

>*L'enfant de cristal, de Theodore Roszak*

Une brillante gérontologue, Julia Stein, se voit confier un cas exceptionnel : Aaron Lacey, un enfant atteint de progéria. Quand ses parents le lui confient, il présente tous les signes de la vieillesse : petit, voûté, la vue faible, le crâne chauve. Touchée par Aaron, Julia tente tout ce qu'elle peut pour lui venir en aide, quitte à user de méthodes peu conventionnelles. Commentent alors chez Aaron, dont le corps est épuisé, une série de métamorphoses qui vont en faire un être d'une intelligence rare et d'un savoir iconoclaste. Par l'auteur de *La Conspiration des ténèbres*.
Traduit par Edith Ochs. Le Cherche-Midi, 540 pages, 22 €.

Chris ABANI : « Graceland »



La rumeur le promettait : un grand livre arriverait prochainement. En ce début d'année, il est là : Graceland de Chris Abani, écrivain originaire du Nigeria et aujourd'hui installé aux Etats-Unis où il est professeur associé à l'Université de Californie.

Un point d'Histoire pour rappeler qu'il a dû quitter son pays, emprisonné plusieurs fois pour « activités subversives » et qu'il a reçu, en 2004, le prix Pen-Hemingway pour *Graceland*, son troisième roman. Un roman encensé par la critique US et même quelques auteurs réputés-tel TC Boyle : « Le livre d'Abani est un regard poignant, riche en détails et fascinant sur une autre culture et la façon dont elle est contaminée par la notre... »

Donc, voyage à Lagos dans le crépuscule des années 1970. Mégapole démesurée- ça y court, ça y grouille, folie des jours et des nuits. C'est là que vit et grandit Elvis- on l'aura compris, l'ado est fou fasciné par Elvis Presley, le

« King » américain, la star de Graceland... Mieux : la fascination est tellement énorme chez le gamin qu'il imite son idole sur la plage- ça lui permet de gagner quelque argent. Mais il a aussi une idée fixe, un objectif : quitter cette ville de Lagos, ghetto pour les pauvres, soit la quasi-totalité de la population...

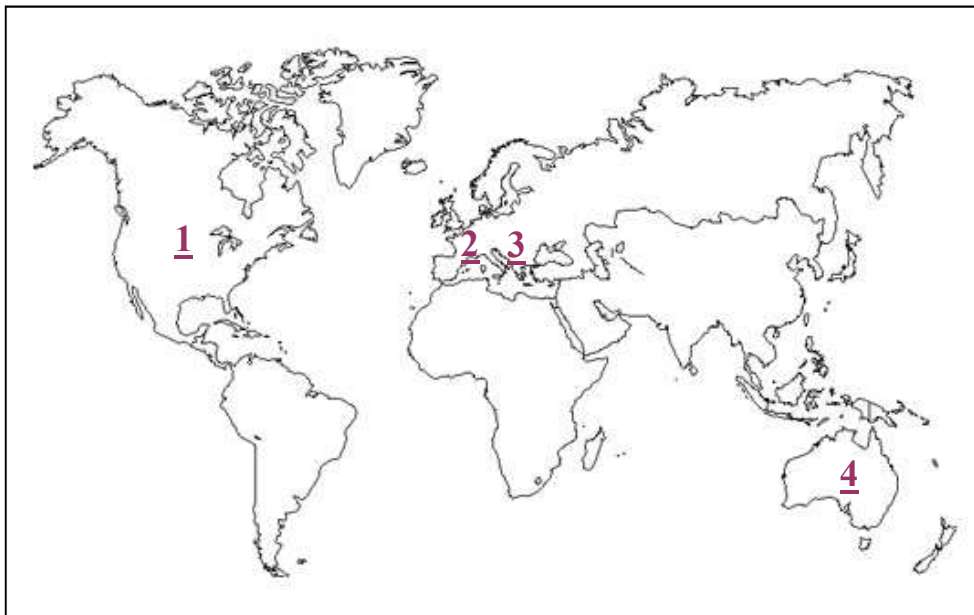
Dans cette ville, la radio diffusait souvent *Natural Mystic*, un des hymnes de Bob Marly, dieu du reggae, apôtre des *rastafarians* et consommateur invétéré de l'enivrante *ganja*... Mélodie : « There's a natural mystic blowing through the air / If you listen carefully now you will hear »- en VF : Il souffle une mystique naturelle dans l'air / Si tu écoutes attentivement, tu entendras...

Oui, Elvis entend- et c'est l'appel du large. Loin du ghetto, où l'on survit plus qu'on ne vit, entre un père alcoolo et une bande de petits voyous. Alors, à 16 ans, enfant de Lagos, on se choisit un ailleurs pour horizon. Mais avec Chris Abani, la question revient, lancinante : pourquoi Presley ? Peut-être pour atteindre, un jour peut-être, un jour sûrement, son Graceland, son (in)accessible étoile... ©Serge Bressan



>A lire :
Graceland,
de Chris Abani.
Traduit par Michèle
Albaret-Maatsch.
Albin Michel,
434 p., 22,50 €.

LES LETTRES DU MONDE



1– Anaïs NIN En cette année 2008, on fête le 105ème anniversaire de la naissance d'Anaïs Nin. A Los Angeles, au Hammer Museum depuis le 12 février, une exposition- hommage est consacrée à l'auteure. Une expo voulue et montée par Bebe Barron- pionnier de la musique electro, Deena Metzger- écrivain et éducatrice, Eric Lloyd Wright- architecte et environnementaliste, et Tristine Raine- écrivain et fondatrice du Center of Autobiographic Studies. Au menu de cet hommage : entre autres, Nin l'inspiratrice ou encore Nin l'amie...

2– Marius Daniel POPESCU Il est chauffeur de trolleybus à Lausanne. Et, pour son premier roman- *La symphonie du loup* (José Corti édit.), il vient de remporter la plus prestigieuse récompense de la littérature suisse, le Prix Robert-Walser. A 44 ans, ce ressortissant roumain rappelle qu'il est arrivé à Lausanne en 1990 sans parler un seul mot de

français. Et de commenter sa gloire littéraire naissante : « C'est une belle récompense qui m'oblige à faire mieux avec le deuxième roman. Je n'ai pas reçu le prix parce que je suis chauffeur. J'étais écrivain avant d'être au volant de mes bus. Je crois que c'est l'originalité de mon style qui a joué un rôle. J'écris sans me prendre la tête, sans forcer, de manière simple et directe ».

3– Peter HANDKE Est-ce l'heure de la retraite littéraire pour l'écrivain autrichien qui publie *Die morawische Nacht*? Dans un long entretien accordé à la revue *Cicero*, Peter Handke explique qu'il n'y a pas là excès de mélancolie après plus de quarante ans d'activités littéraires. « Il est temps d'arrêter désormais », confie Handke, 65 ans. Et certains ne manquent pas de signaler qu'il a récemment vendu ses archives à la Bibliothèque nationale d'Autriche pour 500 000 euros. Dans le monde des livres où l'on

n'a pas manqué de remettre en cause les engagements philosophico-politiques de l'Autrichien, on admet qu'il y a là, ans cette décision de se retirer, un certain panache- trop rares sont les écrivains qui osent dire : « je n'ai plus rien à dire, je me tais »... D'autant qu'ils sont nombreux ceux qui n'ont jamais rien à dire mais qui n'ont jamais craint de noircir des milliers de pages !

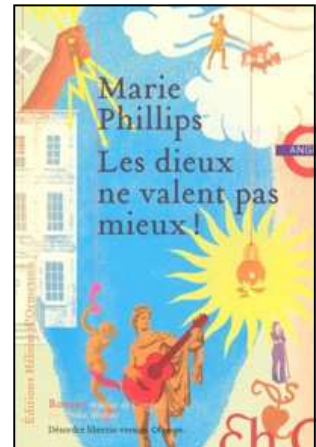
4– Toni JORDAN La sensation littéraire du moment en Australie s'appelle Toni Jordan, 41 ans. Elle vient de publier *Addition*, un roman acclamé par la critique du pays. Nourrie pendant son enfance à Brisbane à la lecture d'Enyd Blyton, la romancière avoue une attirance pour les textes romantiques, et être une grande fan de Zadie Smith et Richard Ford. Et une autre confidence : « Selon moi, un livre doit être léger et optimiste. Il n'est pas écrit pour vous faire penser... »



(De gauche à droite) Anaïs Nin, Marius Daniel Popescu, Peter Handke, Toni Jordan.

LE COUP DE COEUR

Marie PHILLIPS : « Les dieux ne valent pas mieux! »



>A lire :

Les dieux ne valent pas mieux!,
de Marie Phillips.

Traduit par Erika Abrams.
Héloïse d'Ormesson, 338 pages, 22 €.

Ne jamais se fier aux apparences... Une nouvelle preuve avec Marie Phillips, 32 ans, libraire londonienne après avoir bouclé des études d'anthropologie et de cinéma documentaire et aussi, maintenant, romancière. Ne jamais se fier aux apparences, se répète-t-on en sortant de *Les dieux ne valent pas mieux!*, donc le premier roman de Marie Phillips. Jeune femme aux allures modèles, dès qu'elle prend la plume, ça décoiffe, ça déménage, ça grivoise, ça file du côté des allumés ultimes des années 1970, les Monty Pythons. Si ses illustres aînés plaçaient leurs dieux qui sont tombés sur la tête en Afrique du sud, Marie Phillips a rameuté les douze dieux principaux de

l'Olympe dans une grande baraque qu'ils occupent depuis le 17ème siècle à Londres. Et tout ça, ce n'est pas joli, joli... Chez Phillips, les dieux sont jaloux, arrogants, paresseux- oui, en fait, ils ont beaucoup des défauts des humains, des mortels. Et dans cette « bande des douze », il y en a deux pas vraiment fréquentables : Aphrodite, avec son sale caractère, jalouse, arrogante, elle adore le sexe (toute sa famille y est passée !) et pour se faire un peu d'argent pour boucler les fins de mois, elle fait du téléphone rose, et Apollon, le dieu du 21ème siècle, qui court après la célébrité jusqu'à animer une émission de voyance sur une chaîne télé ringarde du câble...

Et là, assiste à un enregistrement Neil, un ingénieur chaste et amoureux d'Alice, « technicienne de surface »- dit plus simplement, elle est femme de ménage. N'empêche, Apollon va tomber amoureux de cette mortelle, de cette Alice... et parce qu'elle s'est engueulée avec Apollon pour une histoire d'eau chaude, Aphrodite va tout mettre en œuvre pour que l'affaire pourtant interdite (un dieu et une mortelle) soit bouclée- ainsi, Apollon perdrait son statut de dieu ! On citera encore Zeus, abandonné de tous, qui se morfond au grenier de la maison ou encore Eros qui se convertit au christianisme parce que Jésus, un mortel, les a dépassés, eux les dieux de l'Olympe ! Oui, on est bien là avec Marie Phillips chez une cousine des Monty Pythons qui aurait lu et relu *Alice au pays des merveilles* et *Orphée aux enfers*...

©Serge Bressan

Copyright 2008 SB-Livres ! – ©Serge Bressan
Pour toute reproduction (totale ou même partielle), prendre contact avec :
sblivres@free.fr